



D.R.



D.R.

Kimberly Orinx et Tanguy Struye de Swielande

Respectivement chercheure-doctorante en relations internationales (UCL) et professeur en relations internationales (UCL)

■ Le cerveau humain est devenu le champ de bataille du XXI^e siècle. Cyberattaques, manipulation des informations et cybersouveraineté : face à Pékin et Moscou, les pays occidentaux restent très vulnérables.

la narration, en particulier sur les réseaux sociaux, car nous sommes vulnérables en raison de nos sociétés ouvertes et difficiles à toucher aujourd'hui les sociétés fermées. Encore plus inquiétant, comme le montre une étude récente de l'université d'Oxford⁽¹⁾, de plus en plus de partis politiques et agences gouvernementales dans les régimes autoritaires, mais également dans les démocraties, organisent des campagnes de manipulation pour influencer leurs propres opinions publiques.

Contrôler le système

Enfin, il y a un troisième défi, qui est la cybersouveraineté, projet défendu et promu par la Chine. L'idée sous-jacente derrière la logique de cybersouveraineté est de développer un système internet totalement fermé et contrôlé par les autorités et d'amener une souveraineté étatique dans l'espace cyber, à l'image du fameux ouvrage d'Orwell 1984. Afin de promouvoir son modèle, la Chine organise des conférences, telles que la World Internet Conference et des séminaires de plusieurs semaines organisés pour

les journalistes et politiques étrangers pour encourager les pays à diffuser la vision chinoise et à promouvoir son système de cybersouveraineté. Ainsi, de nombreux pays en Afrique s'intéressent au modèle chinois. C'est aussi d'ailleurs un des enjeux de la Digital Silk Road, partie intégrante des Nouvelles routes de la Soie chinoises, qui comprend outre cette question de souveraineté, les questions liées à la 5G, les normes de télécommuni-

cation de demain et l'intelligence artificielle.

Les pays occidentaux à la traîne

Par rapport à ces défis, les pays occidentaux se rendent eux-mêmes vulnérables en adoptant une approche souvent trop cloisonnée du cyber, laquelle se concentre principalement sur la vulnérabilité de nos infrastructures et données, alors que Pékin et Moscou ont une vision intégrée du cyber, dans une logique de guerre hybride, dont nous ne mesurons pas les conséquences sur nos sociétés démocratiques. D'autant plus que leur approche rend la frontière entre paix et guerre extrêmement floue. Face aux stratégies de ces adversaires, l'approche occidentale se retrouve limitée tant dans l'aspect offensif que défensif. Au final, l'impact social négatif sur nos sociétés démocratiques est colossal et ces dernières ne parviennent pas à trouver des réponses adéquates. Aussi nous paraît-il urgent de développer une stratégie intégrale et multidimensionnelle qui prenne en considération ces trois défis: cela demandera des investissements importants de la part des entreprises, du prochain gouvernement fédéral (en particulier en matière de défense et de renseignement), de la société civile et des universités. Toutefois, cette stratégie ne pourra aboutir que si les différents acteurs se parlent et se concertent afin d'utiliser les ressources et les moyens de manière intelligente et efficace.

→ (1) *The Global Disinformation Order: 2019 Global Inventory of Organised Social Media Manipulation*

La manipulation des informations à travers le cyber devient un moyen d'influence extrêmement dangereux en raison de la rapidité de diffusion de l'information.

CHRONIQUE

Quand l'enseignement différencié est la norme

■ Utopique, la différenciation? Pas autant que l'idée selon laquelle il existe des cours normaux.



BORTELS

Carline Taymans

Professeur de français à l'École européenne

Le mot, dans son acceptation pédagogique, ne se trouve pas dans le dictionnaire. Jusqu'à tout récemment, en tout cas. Différencier, c'est, dans le langage de tous les jours, faire apparaître une différence entre des êtres ou des choses, voire l'établir. Dans sa version pronomiale, le verbe signifie même se singulariser, sortir du lot. Tout le contraire, en somme, du souci d'inclure et d'harmoniser qui colore les préparations de cours, ces jours-ci.

En classe, quand on enseigne de manière "différenciée", il s'agit en effet de s'assurer que tout le monde comprend et enregistre l'essentiel: ceux qui ont des difficultés d'apprentissage comme ceux qui captent tout du premier coup; ceux qui ont une mémoire visuelle et ceux qui retiennent surtout ce qui est dit; ceux qui ont manqué un cours et ceux qui y ont été distraits; ceux qui adorent la matière et ceux qui ne l'ont jamais digérée; ceux qui ont une mauvaise passe ou ceux qui détestent la tête du prof.

Tout idéal qu'il soit, cet objectif, au début, en a laissé plus d'un perplexe. Comment fait-on, quand on n'a jamais appris qu'une seule méthode d'enseignement? Quand on réalise que, parmi la petite trentaine d'élèves, chaque individu peut se revendiquer de l'une ou l'autre différence? Quand on n'a pas, par magie, beaucoup plus de temps libre que l'année précédente, où tout s'était, bon an mal an, bien terminé? Ou quand on a passé l'âge d'adopter des méthodes nouvelles? La réponse est d'une limpidité angoissante: on s'adapte. Comme les élèves ont dû le faire jusqu'à présent.

Quand la différenciation s'invite officiellement au programme, il faut organiser des réunions pour expliquer le concept, rencontrer des spécialistes pour déclencher le mouvement, se plonger dans des lectures complémentaires pour y puiser des idées, et échanger expériences et impressions avec les collègues. Les angles s'arrondissent vite, de la sorte.

Lors de la dernière réunion de matière, périodique et obligatoire, il est

ainsi apparu (pour le français uniquement, en l'occurrence) qu'un enseignant donnait systématiquement à ses élèves les plus avancés des textes supplémentaires à découvrir seuls, pendant qu'il suivait le programme "normal" avec l'ensemble de la classe; un collègue, en revanche, fournissait plutôt aux élèves à difficultés d'apprentissage du matériel adapté; un autre organise chaque semaine une période de révision des cours précédents en groupes de niveaux mélangés; un dernier change de support pédagogique (audio, vidéo, écrit, etc.) à chaque cours, pour la même matière. Parce que différencier ne revient pas seulement à prévoir de répondre aux difficultés, mais aussi à varier les méthodes d'apprentissage, pour éviter de lasser, voire d'égarer en route les agneaux dispersés.

Jusqu'à ce que l'une ou l'autre remarque ne nous renvoie à la perplexité...

Quand une surprise s'invite en classe

Après quelques semaines d'utilisation d'une variété de méthodes et supports (écrans, panneaux, exposés de groupes, recherches individuelles, lecture du manuel, etc.), il a fallu, suite à un léger problème technique, me résoudre à lire à haute voix l'unique exemplaire du texte très classique, méthode obsolète s'il en est. C'était la toute première fois, mais ce ne sera pas la dernière: un silence de cathédrale, inattendu et émouvant, a régné dans la classe jusqu'à la dernière ligne de l'extrait. Mieux encore, ces jeunes ados hyperconnectés en ont redemandé, enthousiastes comme jamais. Bien sûr, Zola n'est pas le dernier venu dans l'art de rédiger des histoires et, tant qu'à devoir s'y intéresser, autant se les faire lire qu'en écrire une analyse. Mais se laisser toucher par elles à treize ans, quel luxe!

Le lendemain, la question a fusé dès l'entrée des élèves en classe: "On va avoir un cours normal?" Comme si ce mot voulait dire quelque chose...

→ Titre et intertitre sont de la rédaction.